

Landesbibliothek Oldenburg

Digitalisierung von Drucken

Fables Choiesies, Mises En Vers

La Fontaine, Jean de

Paris, 1755

La Vie D'Esopé Le Phrygien.

urn:nbn:de:gbv:45:1-1398

L A V I E
D'É S O P E
L E P H R Y G I E N .

Nous n'avons rien d'assuré touchant la naissance d'Homere & d'Ésope; à peine même sçait-on ce qui leur est arrivé de plus remarquable. C'est dont il y a lieu de s'étonner, vû que l'histoire ne rejette pas des choses moins agréables & moins nécessaires que celle-là. Tant de destructeurs de nations, tant de Princes sans mérite ont trouvé des gens qui nous ont appris jusqu'aux moindres particularités de leur vie; & nous ignorons les plus importantes de celles d'Ésope & d'Homere, c'est-à-dire, des deux personnages qui ont le mieux mérité des siècles suivans. Car Homere n'est pas seulement le pere des Dieux, c'est aussi celui des bons Poëtes. Quant à Ésope, il me semble qu'on le devoit mettre au nombre des Sages, dont la Grèce s'est tant vantée; lui qui enseignoit la véritable sagesse, & qui l'enseignoit avec bien plus d'art que ceux qui en donnent des définitions & des règles. On a véritablement recueilli les vies de ces deux grands hommes; mais la plupart des Sçavans les tiennent toutes deux fabuleuses, particulièrement celle que Planude a écrite. Pour moi je n'ai pas voulu m'engager dans cette critique. Comme Planude vivoit dans un siècle où la mémoire des choses arrivées à Ésope ne devoit pas être encore éteinte, j'ai cru qu'il sçavoit par tradition ce qu'il a laissé. Dans cette croyance, je l'ai suivi, sans retrancher de ce qu'il a dit d'Ésope que ce qui m'a semblé trop puéril, ou qui s'écartoit en quelque façon de la bienséance.

Ésope étoit Phrygien, d'un bourg appelé *Amorium*. Il nâquit vers la cinquante-septième Olympiade, quelques deux cens ans après la fondation de Rome. On ne sçauroit dire s'il eût sujet de remercier la nature, ou bien de se plaindre d'elle: car en le douant d'un très-bel esprit, elle le fit naître difforme & laid de visage, ayant à peine figure d'homme, jusqu'à lui refuser presque entièrement l'usage de la parole. Avec ces défauts, quand il n'auroit pas été de condition à être esclave, il ne pouvoit pas manquer de le devenir. Au reste, son ame se maintint toujours libre & indépendante de la fortune.

Le premier maître qu'il eut, l'envoya aux champs labourer la terre; soit qu'il le jugeât incapable de toute autre chose, soit pour s'ôter de devant les yeux un objet si desagréable. Or il arriva que ce maître étant allé voir sa maison des champs, un payfan lui donna des figues: il les trouva belles, & les fit ferrer fort soigneusement, donnant ordre à son sommelier, appelé Agathopus, de les lui apporter au sortir du bain. Le hazard voulut qu'Ésope eut affaire dans le logis. Aussi-tôt qu'il y fut entré, Agathopus se servit de l'occasion, & mangea les figues avec quelques-uns de ses camarades: puis ils rejeterent cette friponnerie sur Ésope, ne croyant pas qu'il se pût jamais justifier, tant il étoit bégue, & paroissoit idiot. Les châtimens dont les anciens usoient envers leurs esclaves, étoient fort cruels, & cette faute très-punissable. Le pauvre Ésope se jeta aux pieds de son maître; & se faisant en-

tendre du mieux qu'il put, il témoigna qu'il demandoit pour toute grace qu'on fursit de quelques momens sa punition. Cette grace lui ayant été accordée, il alla querir de l'eau tiède, la but en présence de son Seigneur, se mit les doigts dans la bouche, & ce qui s'enfuit, sans rendre autre chose que cette eau seule. Après s'être ainsi justifié, il fit signe qu'on obligéât les autres d'en faire autant. Chacun demeura surpris: on n'auroit pas cru qu'une telle invention pût partir d'Ésope. Agathopus & ses camarades ne parurent point étonnés. Ils burent de l'eau comme le Phrygien avoit fait, & se mirent les doigts dans la bouche; mais ils se garderent bien de les enfoncer trop avant. L'eau ne laissa pas d'agir, & de mettre en évidence les figues toutes crûes encore & toutes vermeilles. Par ce moyen Ésope se garantit: ses accusateurs furent punis doublement, pour leur gourmandise & pour leur méchanceté.

Le lendemain, après que leur maître fut parti, & le Phrygien étant à son travail ordinaire, quelques voyageurs égarés (aucuns disent que c'étoient des Prêtres de Diane) le prièrent, au nom de Jupiter Hospitalier, qu'il leur enseignât le chemin qui conduisoit à la ville. Ésope les obligea premièrement de se reposer à l'ombre; puis leur ayant présenté une légère collation, il voulut être leur guide, & ne les quitta qu'après qu'il les eut remis dans leur chemin. Les bonnes gens leverent les mains au ciel, & prièrent Jupiter de ne pas laisser cette action charitable sans récompense. A peine Ésope les eut quittés, que le chaud & la lassitude le contraignirent de s'endormir. Pendant son sommeil il s'imagina que la fortune étoit debout devant lui, qui lui délioit la langue, & par même moyen lui faisoit présent de cet art dont on peut dire qu'il est l'auteur. Réjoui de cette aventure, il s'éveilla en sursaut; & en s'éveillant: qu'est ceci? dit-il, ma voix est devenue libre; je prononce bien un rateau, une charrue, tout ce que je veux. Cette merveille fut cause qu'il changea de maître. Car comme un certain Zénas, qui étoit là en qualité d'œconome, & qui avoit l'œil sur les esclaves, en eut battu un outrageusement pour une faute qui ne le méritoit pas, Ésope ne put s'empêcher de le reprendre, & le menaça que ses mauvais traitemens seroient scus. Zénas, pour le prévenir, & pour se venger de lui, alla dire au maître qu'il étoit arrivé un prodige dans sa maison; que le Phrygien avoit recouvré la parole; mais que le méchant ne s'en servoit qu'à blasphémer & à médire de leur Seigneur. Le maître le crut, & passa bien plus avant; car il lui donna Ésope, avec liberté d'en faire ce qu'il voudroit. Zénas, de retour aux champs, un marchand l'alla trouver, & lui demanda si pour de l'argent il le vouloit accommoder de quelque bête de somme. Non pas cela, dit Zénas, je n'en ai pas le pouvoir; mais je te vendrai, si tu veux, un de nos esclaves. Là-dessus, ayant fait venir Ésope, le marchand dit: est-ce afin de te moquer que tu me proposes l'achat de ce personnage? on le prendroit pour un outre. Dès que le marchand eut ainsi parlé, il prit congé d'eux, partie murmurant, partie riant de ce bel objet. Ésope le rappella, & lui dit: achete-moi hardiment, je ne te serai pas inutile. Si tu as des enfans qui crient & qui soient méchans, ma mine les fera taire: on les menacera de moi comme de la bête. Cette raillerie plut au marchand. Il acheta notre Phrygien trois oboles, & dit en riant: les Dieux soient loués; je n'ai pas fait grande acquisition, à la vérité; aussi n'ai-je pas déboursé grand argent.

Entr'autres denrées, ce marchand trafiquoit d'esclaves: si bien qu'allant à Ephese pour se défaire de ceux qu'il avoit, ce que chacun d'eux devoit porter pour la commodité du voyage fut départi selon leur emploi & selon leurs forces. Ésope pria que l'on eût égard à sa taille; qu'il étoit nouveau venu, & devoit être traité doucement. Tu ne porteras rien, si tu veux, lui repartirent ses camarades. Ésope se piqua d'honneur, & voulut avoir sa charge comme les autres. On le laissa donc choisir. Il prit

le panier au pain : c'étoit le fardeau le plus pesant. Chacun crut qu'il l'avoit fait par bêtise : mais dès la dinée le panier fut entamé, & le Phrygien déchargé d'autant : ainsi le soir, & de même le lendemain ; de façon qu'au bout de deux jours il marchoit à vuide. Le bon sens & le raisonnement du personnage furent admirés.

Quant au marchand, il se défit de tous ses esclaves, à la réserve d'un grammairien, d'un chantre, & d'Ésope, lesquels il alla exposer en vente à Samos. Avant que de les mener sur la place, il fit habiller les deux premiers le plus proprement qu'il put, comme chacun farde sa marchandise : Ésope au contraire ne fut vêtu que d'un sac, & placé entre ses deux compagnons, afin de leur donner lustre. Quelques acheteurs se présenterent, entr'autres un philosophe appelé Xantus. Il demanda au grammairien & au chantre ce qu'ils sçavoient faire : tout, reprirent-ils. Cela fit rire le Phrygien, on peut s'imaginer de quel air. Planude rapporte qu'il s'en fallut peu qu'on ne prît la fuite, tant il fit une effroyable grimace. Le marchand fit son chantre mille oboles ; son grammairien trois mille, & en cas que l'on achetât l'un des deux, il devoit donner Ésope par-dessus le marché. La cherté du grammairien & du chantre dégoûta Xantus. Mais pour ne pas retourner chez soi sans avoir fait quelque emplette, ses disciples lui conseillèrent d'acheter ce petit bout d'homme qui avoit ri de si bonne grace : on en feroit un épouvantail, il divertirait les gens par sa mine. Xantus se laissa persuader, & fit prix d'Ésope à soixante oboles. Il lui demanda, devant que de l'acheter, à quoi il lui seroit propre, comme il l'avoit demandé à ses camarades. Ésope répondit : à rien, puisque les deux autres avoient tout retenu pour eux. Les commis de la douane remirent généreusement à Xantus le sol pour livre, & lui en donnerent quittance sans rien payer.

Xantus avoit une femme de goût assez délicat, & à qui toutes sortes de gens ne plaisoient pas ; si bien que de lui aller présenter sérieusement son nouvel esclave, il n'y avoit pas d'apparence, à moins qu'il ne la voulût mettre en colère, & se faire moquer de lui. Il jugea plus à propos d'en faire un sujet de plaisanterie, & alla dire au logis qu'il venoit d'acheter un jeune esclave le plus beau du monde, & le mieux fait. Sur cette nouvelle les filles qui servoient sa femme se pensèrent battre à qui l'auroit pour son serviteur ; mais elles furent bien étonnées quand le personnage parut. L'une se mit la main devant les yeux, l'autre s'enfuit, l'autre fit un cri. La maîtresse du logis dit que c'étoit pour la chasser qu'on lui amenoit un tel monstre ; qu'il y avoit long-temps que le philosophe se lassoit d'elle. De parole en parole le différend s'échauffa jusqu'à tel point, que la femme demanda son bien, & voulut se retirer chez ses parens. Xantus fit tant par sa patience, & Ésope par son esprit, que les choses s'accorderent. On ne parla plus de s'en aller, & peut-être que l'accoutumance effaça à la fin une partie de la laideur du nouvel esclave.

Je laisserai beaucoup de petites choses où il fit paroître la vivacité de son esprit : car quoiqu'on puisse juger par là de son caractère, elles sont de trop peu de conséquence pour en informer la postérité. Voici seulement un échantillon de son bon sens & de l'ignorance de son maître. Celui-ci alla chez un jardinier se choisir lui-même une salade. Les herbes cueillies, le jardinier le pria de lui satisfaire l'esprit sur une difficulté qui regardoit la philosophie aussi-bien que le jardinage : c'est que les herbes qu'il plantoit & qu'il cultivoit avec un grand soin, ne profitoient point ; tout au contraire de celles que la terre produisoit d'elle-même, sans culture ni amendement. Xantus rapporta le tout à la Providence, comme on a coutume de faire quand on est court. Ésope se mit à rire ; & ayant tiré son maître à part, il lui conseilla de dire à ce jardinier qu'il lui avoit fait une réponse ainsi générale, parce que la question n'étoit pas digne de lui ; il le laissoit donc avec son garçon, qui assurément le satisferoit. Xantus s'étant allé promener d'un autre côté du jardin, Ésope

compara la terre à une femme, qui ayant des enfans d'un premier mari, en épouserait un second, qui auroit des enfans d'une autre femme: sa nouvelle épouse ne manqueroit pas de concevoir de l'aversion pour ceux-ci, & leur ôteroit la nourriture, afin que les siens en profitassent. Il en étoit ainsi de la terre, qui n'adoptoit qu'avec peine les productions du travail & de la culture, & qui réservoir toute sa tendresse & tous ses bienfaits pour les siennes seules: elle étoit marâtre des unes, & mere passionnée des autres. Le jardinier parut si content de cette raison, qu'il offrit à Ésope tout ce qui étoit dans son jardin.

Il arriva, quelque temps après, un grand différend entre le philosophe & sa femme. Le philosophe étant de festin, mit à part quelques friandises, & dit à Ésope: va porter ceci à ma bonne amie. Ésope l'alla donner à une petite chienne qui étoit les délices de son maître. Xantus, de retour, ne manqua pas de demander des nouvelles de son présent, & si on l'avoit trouvé bon. Sa femme ne comprenoit rien à ce langage: on fit venir Ésope pour l'éclaircir. Xantus, qui ne cherchoit qu'un prétexte pour le faire battre, lui demande s'il ne lui avoit pas dit expressément: va-t-en porter de ma part ces friandises à ma bonne amie? Ésope répondit là-dessus, que la bonne amie n'étoit pas la femme, qui, pour la moindre parole, menaçoit de faire un divorce; c'étoit la chienne, qui enduroit tout, & qui revenoit faire des carettes après qu'on l'avoit battue. Le philosophe demeura court; mais sa femme entra dans une telle colère, qu'elle se retira d'avec lui. Il n'y eut parent ni ami par qui Xantus ne lui fit parler, sans que les raisons ni les prières y gagnassent rien. Ésope s'avisa d'un stratagème. Il acheta force gibier, comme pour une nôce considérable, & fit tant qu'il fut rencontré par un des domestiques de sa maîtresse. Celui-ci lui demanda pourquoi tant d'apprêts. Ésope lui dit que son maître ne pouvant obliger sa femme de revenir, en alloit épouser une autre. Aussi-tôt que la Dame scût cette nouvelle, elle retourna chez son mari, par esprit de contradiction, ou par jalousie. Ce ne fut pas sans la garder bonne à Ésope, qui tous les jours faisoit de nouvelles pièces à son maître, & tous les jours se fauvoit du châtiment par quelque trait de subtilité. Il n'étoit pas possible au philosophe de le confondre.

Un certain jour de marché, Xantus qui avoit le dessein de régaler quelques-uns de ses amis, lui commanda d'acheter ce qu'il y avoit de meilleur, & rien autre chose. Je t'apprendrai, dit en soi-même le Phrygien, à spécifier ce que tu souhaites, sans t'en remettre à la discrétion d'un esclave. Il n'acheta donc que des langues, lesquelles il fit accommoder à toutes les fausses: l'entrée, le second, l'entremets, tout ne fut que langues. Les conviés louerent d'abord le choix de ce mets, à la fin ils s'en dégouterent. Ne t'ai-je pas commandé, dit Xantus, d'acheter ce qu'il y auroit de meilleur? Eh qu'y a-t-il de meilleur que la langue? reprit Ésope. C'est le lien de la vie civile, la clef des sciences, l'organe de la vérité & de la raison: par elle on bâtit les villes & on les police; on instruit, on persuade, on régné dans les assemblées, on s'acquitte du premier de tous les devoirs, qui est de louer les Dieux. Et bien, dit Xantus, (qui prétendoit l'attraper) achete-moi demain ce qui est de pire: ces mêmes personnes viendront chez moi; & je veux diversifier.

Le lendemain Ésope ne fit servir que le même mets, disant que la langue est la pire chose qui soit au monde. C'est la mere de tous les débats, la nourrice des procès, la source des divisions & des guerres. Si on dit qu'elle est l'organe de la vérité, c'est aussi celui de l'erreur, & qui pis est, de la calomnie. Par elle on détruit les villes, on persuade de méchantes choses. Si, d'un côté, elle loue les Dieux, de l'autre, elle profère des blasphèmes contre leur puissance. Quelqu'un de la compagnie dit à Xantus, que véritablement ce valet lui étoit fort nécessaire; car il scavoit le mieux du monde exercer la patience d'un philosophe. De quoi vous mettez-vous en peine?

reprit Ésope. Et trouve-moi, dit Xantus, un homme qui ne se mette en peine de rien.

Ésope alla le lendemain sur la place; & voyant un paysan qui regardoit toutes choses avec la froideur & l'indifférence d'une statue, il amena ce paysan au logis. Voilà, dit-il à Xantus, l'homme sans souci que vous demandez. Xantus commanda à sa femme de faire chauffer de l'eau, de la mettre dans un bassin, puis de laver elle-même les pieds de son nouvel hôte. Le paysan la laissa faire, quoiqu'il fût fort bien qu'il ne méritoit pas cet honneur; mais il disoit en lui-même: c'est peut-être la coutume d'en user ainsi. On le fit asseoir au haut bout; il prit sa place sans cérémonie. Pendant le repas, Xantus ne fit autre chose que blâmer son cuisinier: rien ne lui plaisoit; ce qui étoit doux, il le trouvoit trop salé; & ce qui étoit trop salé, il le trouvoit trop doux. L'homme sans souci le laissoit dire, & mangeoit de toutes ses dents. Au dessert, on mit sur la table un gâteau, que la femme du philosophe avoit fait: Xantus le trouva mauvais, quoiqu'il fût très-bon. Voilà, dit-il, la pâtisserie la plus méchante que j'aie jamais mangée: il faut brûler l'ouvrière, car elle ne fera de sa vie rien qui vaille: qu'on apporte des fagots. Attendez, dit le paysan, je m'en vais querir ma femme, on ne fera qu'un bucher pour toutes les deux. Ce dernier trait défarçonna le philosophe, & lui ôta l'espérance de jamais attraper le Phrygien.

Or ce n'étoit pas seulement avec son maître qu'Ésope trouvoit occasion de rire, & de dire des bons mots. Xantus l'avoit envoyé en certain endroit: il rencontra en chemin le Magistrat, qui lui demanda où il alloit. Soit qu'Ésope fût distrait, ou pour une autre raison, il répondit qu'il n'en sçavoit rien. Le Magistrat tenant à mépris & irrévérence cette réponse, le fit mener en prison. Comme les huissiers le conduisoient: ne voyez-vous pas, dit-il, que j'ai très-bien répondu? Sçavois-je que l'on me feroit aller où je vais? Le Magistrat le fit relâcher, & trouva Xantus heureux d'avoir un esclave si plein d'esprit.

Xantus, de sa part, voyoit par là de quelle importance il lui étoit de ne point affranchir Ésope, & combien la possession d'un tel esclave lui faisoit d'honneur. Même un jour, faisant la débauche avec ses disciples, Ésope qui les servoit, vit que les fumées leur échauffoient déjà la cervelle, aussi-bien au maître qu'aux écoliers. La débauche de vin, leur dit-il, a trois degrés; le premier, de volupté; le second, d'ivrognerie; le troisième, de fureur. On se moqua de son observation, & on continua de vider les pots. Xantus s'en donna jusqu'à perdre la raison, & à se vanter qu'il boiroit la mer. Cela fit rire la compagnie. Xantus soutint ce qu'il avoit dit, gagea sa maison qu'il boiroit la mer toute entière; & pour assurance de la gageure, il déposa l'anneau qu'il avoit au doigt.

Le jour suivant, que les vapeurs de Bacchus furent dissipées, Xantus fut extrêmement surpris de ne plus trouver son anneau, lequel il tenoit fort cher. Ésope lui dit qu'il étoit perdu, & que sa maison l'étoit aussi, par la gageure qu'il avoit faite. Voilà le Philosophe bien allarmé. Il pria Ésope de lui enseigner une défaite. Ésope s'avisa de celle-ci.

Quand le jour que l'on avoit pris pour l'exécution de la gageure fut arrivé, tout le peuple de Samos accourut au rivage de la mer, pour être témoin de la honte du philosophe. Celui de ses disciples qui avoit gagé contre lui, triomphoit déjà. Xantus dit à l'assemblée: Messieurs, j'ai gagé véritablement que je boirois toute la mer, mais non pas les fleuves qui entrent dedans: c'est pourquoi, que celui qui a gagé contre moi détourne leur cours, & puis je ferai ce que je me suis vanté de faire. Chacun admira l'expédient que Xantus avoit trouvé, pour sortir à son honneur d'un si mauvais pas. Le disciple confessa qu'il étoit vaincu, & demanda pardon à son maître. Xantus fut reconduit jusqu'en son logis avec acclamation.

Pour récompense, Ésope lui demanda la liberté. Xantus la lui refusa, & dit que

le temps de l'affranchir n'étoit pas encore venu : si toutefois les Dieux l'ordonnoient ainsi , il y consentoit ; partant , qu'il prit garde au premier présage qu'il auroit étant forti du logis : s'il étoit heureux , & que par exemple deux corneilles se présentassent à sa vûe , la liberté lui seroit donnée : s'il n'en voyoit qu'une , qu'il ne se lassât point d'être esclave. Ésope fortit aussi-tôt. Son maître étoit logé à l'écart , & apparemment vers un lieu couvert de grands arbres. A peine notre Phrygien fut hors , qu'il aperçut deux corneilles qui s'abbattirent sur le plus haut. Il en alla avertir son maître , qui voulut voir lui-même s'il disoit vrai. Tandis que Xantus venoit , l'une des corneilles s'envola. Me tromperas-tu toujours ? dit-il à Ésope : qu'on lui donne les étrivieres. L'ordre fut exécuté. Pendant le supplice du pauvre Ésope , on vint inviter Xantus à un repas : il promit qu'il s'y trouveroit. Hélas ! s'écria Ésope , les présages sont bien menteurs ! Moi qui ai vû deux corneilles , je suis battu ; mon maître qui n'en a vû qu'une , est prié de nôces. Ce mot plut tellement à Xantus , qu'il commanda qu'on cessât de fouetter Ésope : mais quant à la liberté , il ne se pouvoit résoudre à la lui donner , encore qu'il la lui promît en diverses occasions.

Un jour ils se promenoient tous deux parmi de vieux monumens , considérant avec beaucoup de plaisir les inscriptions qu'on y avoit mises. Xantus en aperçut une qu'il ne put entendre , quoiqu'il demeurât long-temps à en chercher l'explication. Elle étoit composée (1) des premieres lettres de certains mots. Le philosophe avoua ingénument que cela passoit son esprit. Si je vous fais trouver un trésor par le moyen de ces lettres , lui dit Ésope , quelle récompense aurai-je ? Xantus lui promit la liberté , & la moitié du trésor. Elle signifie , poursuivit Ésope , qu'à quatre pas de cette colonne nous en trouverons un. En effet ils le trouverent , après avoir creusé quelque peu dans la terre. Le philosophe fut sommé de tenir parole ; mais il reculoit toujours. Les Dieux me gardent de t'affranchir , dit-il à Esope , que tu ne m'ayes donné avant cela l'intelligence de ces lettres : ce me sera un autre trésor plus précieux que celui que nous avons trouvé. On les a ici gravées , poursuivit Esope , comme étant les premieres lettres de ces mots : *ἄρβαξ, βάρβαξ, &c.* c'est-à-dire , *si vous reculez quatre pas , & que vous creusiez , vous trouverez un trésor.* Puisque tu es si subtil , repartit Xantus , j'aurois tort de me défaire de toi : n'espere donc pas que je t'affranchisse. Et moi , repliqua Esope , je vous dénoncerai au Roi Denys ; car c'est à lui que le trésor appartient ; & ces mêmes lettres commencent d'autres mots qui le signifient. Le philosophe intimidé , dit au Phrygien qu'il prit sa part de l'argent , & qu'il n'en dit mot ; de quoi Esope déclara ne lui avoir aucune obligation , ces lettres ayant été choisies de telle manière qu'elles enfermoient un triple sens , & signifioient encore , *En vous en allant vous partagerez le trésor que vous aurez rencontré.* Dès qu'il fut de retour , Xantus commanda que l'on enfermât le Phrygien , & que l'on lui mit les fers aux pieds , de crainte qu'il n'allât publier cette aventure. Hélas ! s'écria Esope , est-ce ainsi que les philosophes s'acquittent de leurs promesses ? Mais faites ce que vous voudrez , il faudra que vous m'affranchissiez malgré vous.

Sa prédiction se trouva vraie. Il arriva un prodige qui mit fort en peine les Samiens. Un aigle enleva l'anneau public (c'étoit apparemment quelque sceau que l'on apposoit aux délibérations du Conseil) & le fit tomber au sein d'un esclave. Le philosophe fut consulté là-dessus , & comme étant philosophe , & comme étant un des premiers de la République. Il demanda temps , & eut recours à son oracle ordinaire ; c'étoit Esope. Celui-ci lui conseilla de le produire en public ; parce que s'il rencontroit bien , l'honneur en seroit toujours à son maître ; sinon , il n'y auroit que l'esclave de blâmé. Xantus approuva la chose , & le fit monter à la tribune aux harangues. Dès qu'on le vit , chacun s'éclata de rire ; personne ne s'imagina qu'il pût rien partir de raison-

(1) α β δ ε ζ η.

nable d'un homme fait de cette manière. Ésope leur dit qu'il ne falloit pas considérer la forme du vase, mais la liqueur qui y étoit enfermée. Les Samiens lui crièrent qu'il dit donc sans crainte ce qu'il jugeoit de ce prodige. Ésope s'en excusa sur ce qu'il n'osoit le faire. La fortune, disoit-il, avoit mis un débat de gloire entre le maître & l'esclave: si l'esclave disoit mal, il seroit battu; s'il disoit mieux que le maître, il seroit battu encore. Aussi-tôt on pressa Xantus de l'affranchir. Le philosophe résista long-temps. A la fin le Prévôt de ville le menaça de le faire de son office, & en vertu du pouvoir qu'il en avoit, comme Magistrat; de façon que le philosophe fut obligé d'y donner les mains. Cela fait, Ésope dit que les Samiens étoient menacés de servitude par ce prodige; & que l'aigle enlevant leur sceau, ne signifioit autre chose qu'un Roi puissant qui vouloit les assujettir.

Peu de temps après, Crésus, Roi des Lydiens, fit dénoncer à ceux de Samos qu'ils eussent à se rendre ses tributaires, sinon qu'il les y forceroit par les armes. La plupart étoient d'avis qu'on lui obéît. Ésope leur dit que la fortune présentoit deux chemins aux hommes; l'un de liberté, rude & épineux au commencement, mais dans la suite très-agréable; l'autre d'esclavage, dont les commencemens étoient plus aisés, mais la suite laborieuse. C'étoit conseiller assez intelligiblement aux Samiens de défendre leur liberté. Ils renvoyerent l'Ambassadeur de Crésus avec peu de satisfaction.

Crésus se mit en état de les attaquer. L'Ambassadeur lui dit, que tant qu'ils auroient Ésope avec eux, il auroit peine à les réduire à ses volontés, vû la confiance qu'ils avoient au bon sens du personnage. Crésus le leur envoya demander, avec promesse de leur laisser la liberté, s'ils le lui livroient. Des principaux de la ville trouverent ces conditions avantageuses, & ne crurent pas que leur repos leur coûtât trop cher, quand ils l'acheteroient aux dépens d'Ésope. Le Phrygien leur fit changer de sentiment, en leur contant que les loups & les brébis ayant fait un traité de paix, celles-ci donnerent leurs chiens pour otages: quand elles n'eurent plus de défenseurs, les loups les étranglerent avec moins de peine qu'ils ne faisoient. Cet apologue fit son effet: les Samiens prirent une délibération toute contraire à celle qu'ils avoient prise. Ésope voulut toutefois aller vers Crésus, & dit qu'il les serviroit plus utilement étant près du Roi, que s'il demouroit à Samos.

Quand Crésus le vit, il s'étonna qu'une si chétive créature lui eût été un si grand obstacle. Quoi! voilà celui qui fait qu'on s'oppose à mes volontés! s'écria-t-il. Ésope se prosterna à ses pieds. Un homme prenoit des sauterelles, dit-il; une cigale lui tomba aussi sous la main: il s'en alloit la tuer comme, il avoit fait des sauterelles. Que vous ai-je fait? dit-elle à cet homme: je ne ronge point vos bleds; je ne vous procure aucun dommage; vous ne trouverez en moi que la voix, dont je me fers fort innocemment. Grand Roi, je ressemble à cette cigale; je n'ai que la voix, & ne m'en suis point servi pour vous offenser. Crésus, touché d'admiration & de pitié, non seulement lui pardonna, mais il laissa en repos les Samiens à sa considération.

En ce temps-là, le Phrygien composa ses fables, lesquelles il laissa au Roi de Lydie, & fut envoyé par lui vers les Samiens, qui décernerent à Ésope de grands honneurs. Il lui prit aussi envie de voyager, & d'aller par le monde, s'entretenant de diverses choses avec ceux que l'on appelloit Philosophes. Enfin il se mit en grand crédit près de Lycerus, Roi de Babilone. Les Rois d'alors s'envoyoient les uns aux autres des problèmes à résoudre sur toutes sortes de matières, à condition de se payer une espee de tribut ou d'amende, selon qu'ils répondroient bien ou mal aux questions proposées: en quoi Lycerus, assisté d'Ésope, avoit toujours l'avantage, & se rendoit illustre parmi les autres, soit à résoudre, soit à proposer.

Cependant notre Phrygien se maria, & ne pouvant avoir d'enfans, il adopta un jeune homme d'extraction noble, appelé Ennus. Celui-ci le paya d'ingratitude, &

fut si méchant que d'oser fouiller le lit de son bienfaiteur. Cela étant venu à la connoissance d'Ésope, il le chassa. L'autre, afin de s'en venger, contrefit des lettres, par lesquelles il sembloit qu'Ésope eût intelligence avec les Rois qui étoient émules de Lycerus. Lycerus persuadé par le cachet & par la signature de ces lettres, commanda à un de ses officiers nommé Hermippus, que sans autre enquête, il fit mourir promptement le traître Ésope. Cet Hermippus étant ami du Phrygien, lui sauva la vie; & à l'insçu de tout le monde, le nourrit long-temps dans un sépulcre, jusqu'à ce que Néctenabo, Roi d'Égypte, sur le bruit de la mort d'Ésope, crut à l'avenir rendre Lycerus son tributaire. Il osa le provoquer, & le désia de lui envoyer des architectes qui sçussent bâtir une tour en l'air, & par même moyen, un homme prêt à répondre à toutes sortes de questions. Lycerus ayant lû les lettres, & les ayant communiquées aux plus habiles de son état, chacun d'eux demeura court; ce qui fit que le Roi regretta Ésope: quand Hermippus lui dit qu'il n'étoit pas mort, il le fit venir. Le Phrygien fut très-bien reçu, se justifia, & pardonna à Ennus. Quant à la lettre du Roi d'Égypte, il n'en fit que rire, & manda qu'il enverrait au printemps des architectes & le répondant à toutes sortes de questions. Lycerus remit Ésope en possession de tous ses biens, & lui fit livrer Ennus pour en faire ce qu'il voudroit. Ésope le reçut comme son enfant; &, pour toute punition, lui recommanda d'honorer les Dieux & son Prince, se rendre terrible à ses ennemis, facile & commode aux autres; bien traiter sa femme, sans pourtant lui confier son secret; parler peu, & chasser de chez soi les babillards; ne se point laisser abattre aux malheurs; avoir soin du lendemain, car il vaut mieux enrichir ses ennemis par sa mort, que d'être importun à ses amis pendant son vivant; sur tout n'être point envieux du bonheur ni de la vertu d'autrui, d'autant que c'est se faire du mal à soi-même. Ennus touché de ces avertissemens & de la bonté d'Ésope, comme un trait qui lui auroit pénétré le cœur, mourut peu de temps après.

Pour revenir au défi de Néctenabo, Ésope choisit des aiglons, & les fit instruire (chose difficile à croire) il les fit, dis-je, instruire à porter en l'air chacun un panier, dans lequel étoit un jeune enfant. Le printemps venu, il s'en alla en Égypte avec tout cet équipage, non sans tenir en grande admiration & en attente de son dessein les peuples chez qui il passoit. Néctenabo qui, sur le bruit de sa mort, avoit envoyé l'énigme, fut extrêmement surpris de son arrivée: il ne s'y attendoit pas, & ne se fût jamais engagé dans un tel défi contre Lycerus, s'il eût cru Ésope vivant. Il lui demanda s'il avoit amené les architectes & le répondant. Ésope dit que le répondant étoit lui-même, & qu'il feroit voir les architectes quand il feroit sur le lieu. On sortit en pleine campagne, où les aigles enleverent les paniers avec les petits enfans, qui criaient qu'on leur donnât du mortier, des pierres & du bois. Vous voyez, dit Ésope à Néctenabo, que je vous ai trouvé les ouvriers: fournissez-leur des matériaux. Néctenabo avoua que Lycerus étoit le vainqueur. Il proposa toutefois ceci à Ésope. J'ai des cavales en Égypte qui conçoivent au hannissement des chevaux qui sont devers Babilone: qu'avez-vous à répondre là-dessus? Le Phrygien remit sa réponse au lendemain; & retourné qu'il fut au logis, il commanda à des enfans de prendre un chat, & de le mener fouettant par les rues. Les Egyptiens qui adorent cet animal, se trouverent extrêmement scandalisés du traitement que l'on lui faisoit. Ils l'arracherent des mains des enfans, & allerent se plaindre au Roi. On fit venir en sa présence le Phrygien. Ne sçavez-vous pas, lui dit le Roi, que cet animal est un de nos Dieux? pourquoi donc le faites-vous traiter de la sorte? C'est pour l'offense qu'il a commise envers Lycerus, reprit Ésope; car la nuit dernière il lui a étranglé un coq extrêmement courageux, & qui chantoit à toutes les heures. Vous êtes un menteur, repartit le Roi: comment feroit-il possible que ce chat eût fait en si peu de temps un si long voyage?

Et comment est-il possible, reprit Ésope, que vos jumens entendent de si loin nos chevaux hannir, & conçoivent pour les entendre?

Ensuite de cela, le Roi fit venir d'Héliopolis certains personnages d'esprit subtil, & sçavans en questions énigmatiques. Il leur fit un grand régal, où le Phrygien fut invité. Pendant le repas, ils proposerent à Ésope diverses choses, celle-ci entr'autres: Il y a un grand temple qui est appuyé sur une colonne entourée de douze villes, chacune desquelles a trente arcbutans, & autour de ces arcbutans se promènent; l'une après l'autre, deux femmes, l'une blanche, & l'autre noire. Il faut renvoyer, dit Ésope, cette question aux petits enfans de notre pays. Le temple est le monde; la colonne, l'an; les villes, ce sont les mois; & les arcbutans, les jours, autour desquels se promènent alternativement le jour & la nuit.

Le lendemain Nectenabo assembla tous ses amis. Souffrirez-vous, leur dit-il, qu'une moitié d'homme, qu'un avorton soit la cause que Lycerus remporte le prix, & que j'aie la confusion pour mon partage? Un d'eux s'avisa de demander à Ésope qu'il leur fit des questions de choses dont ils n'eussent jamais entendu parler. Ésope écrivit une cédule, par laquelle Nectenabo confessoit de devoir deux mille talens à Lycerus. La cédule fut mise entre les mains de Nectenabo, toute cachetée. Avant qu'on l'ouvrît, les amis du Prince soutinrent que la chose contenue dans cet écrit étoit de leur connoissance. Quand on l'eut ouverte, Nectenabo s'écria: voilà la plus grande fausseté du monde; je vous en prens à témoins tous tant que vous êtes. Il est vrai, repartirent-ils, que nous n'en avons jamais entendu parler. J'ai donc satisfait à votre demande, reprit Ésope. Nectenabo le renvoya comblé de présens, tant pour lui que pour son maître.

Le séjour qu'il fit en Egypte est peut-être cause que quelques-uns ont écrit qu'il fut esclave avec Rhodope, celle-là qui, des libéralités de ses amans, fit élever une des trois pyramides qui subsistent encore, & qu'on voit avec admiration: c'est la plus petite, mais celle qui est bâtie avec plus d'art.

Ésope, à son retour dans Babilone, fut reçu de Lycerus avec de grandes démonstrations de joie & de bienveillance: ce Roi lui fit ériger une statue. L'envie de voir & d'apprendre lui fit renoncer à tous ces honneurs. Il quitta la cour de Lycerus, où il avoit tous les avantages qu'on peut souhaiter, & prit congé de ce Prince pour voir la Grèce encore une fois. Lycerus ne le laissa pas partir sans embrassemens & sans larmes, & sans le faire promettre sur les autels qu'il reviendrait achever ses jours auprès de lui.

Entre les villes où il s'arrêta, Delphes fut une des principales. Les Delphiens l'écoutèrent fort volontiers, mais ils ne lui rendirent point d'honneurs. Ésope, piqué de ce mépris, les compara aux bâtons qui flotent sur l'onde: on s'imagine de loin que c'est quelque chose de considérable; de près on trouve que ce n'est rien. La comparaison lui coûta cher. Les Delphiens en conçurent une telle haine, & un si violent desir de vengeance, (outre qu'ils craignoient d'être décriés par lui) qu'ils résolurent de l'ôter du monde. Pour y parvenir, ils cachèrent parmi ses hardes un de leurs vases sacrés, prétendant que par ce moyen ils convaincroient Ésope de vol & de sacrilège, & qu'ils le condamneroient à la mort.

Comme il fut sorti de Delphes, & qu'il eut pris le chemin de la Phocide, les Delphiens accoururent comme gens qui étoient en peine; ils l'accusèrent d'avoir dérobé leur vase. Ésope le nia avec des sermens: on chercha dans son équipage, & il fut trouvé. Tout ce qu'Ésope put dire, n'empêcha point qu'on ne le traitât comme un criminel infâme. Il fut ramené à Delphes, chargé de fers, mis dans des cachots, puis condamné à être précipité. Rien ne lui servit de se défendre avec ses armes ordinaires, & de raconter des apologues: les Delphiens s'en moquerent.

La grenouille , leur dit-il , avoit invité le rat à la venir voir. Afin de lui faire traverser l'onde , elle l'attacha à son pied. Dès qu'il fut sur l'eau , elle voulut le tirer au fond , dans le dessein de le noyer , & d'en faire ensuite un repas. Le malheureux rat résista quelque peu de tems. Pendant qu'il se débattoit sur l'eau , un oiseau de proie l'aperçut , fondit sur lui ; & l'ayant enlevé avec la grenouille qui ne se put détacher , il se reput de l'un & de l'autre. C'est ainsi , Delphiens abominables , qu'un plus puissant que nous me vengera : je périrai ; mais vous périrez aussi.

Comme on le conduisoit au supplice , il trouva moyen de s'échapper , & entra dans une petite chapelle dédiée à Appollon. Les Delphiens l'en arracherent. Vous violez cet asyle , leur dit-il , parce que ce n'est qu'une petite chapelle ; mais un jour viendra que votre méchanceté ne trouvera point de retraite sûre , non pas même dedans les temples. Il vous arrivera la même chose qu'à l'aigle , laquelle , nonobstant les prières de l'escarbot , enleva un lièvre qui s'étoit réfugié chez lui. La génération de l'aigle en fut punie jusques dans le giron de Jupiter. Les Delphiens peu touchés de tous ces exemples , le précipiterent.

Peu de tems après sa mort , une peste très-violente exerça sur eux ses ravages. Ils demanderent à l'Oracle par quels moyens ils pourroient appaiser le courroux des Dieux. L'Oracle leur répondit , qu'il n'y en avoit point d'autre que d'expier leur forfait , & satisfaire aux manes d'Esopé. Aussi-tôt une pyramide fut élevée. Les Dieux ne témoignèrent pas seuls combien ce crime leur déplaisoit ; les hommes vengerent aussi la mort de leur sage. La Grèce envoya des commissaires pour en informer , & en fit une punition rigoureuse.

